Document généré le 12 oct. 2024 01:18

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire

Au coin de la rue, le désir

Denis Vanier, *Le fond du désir*, Montréal, Les Herbes rouges, 1994, 72 p., 12,95 $.

Marc André Brouillette, *Carnets de Brigance*, Montréal, Le Noroît, 1994, 80 p., 12 $

Madeleine Gagnon, *Là où les eaux s'amusent…, avec des dessins de Colette Rousseau*, Rimouski, Éditeq, 1994, 64 p., 13 $.

Hugues Corriveau

Numéro 78, été 1995

URI : https://id.erudit.org/iderudit/38550ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)
1923-239X (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Corriveau, H. (1995). Compte rendu de [Au coin de la rue, le désir / Denis Vanier, *Le fond du désir*, Montréal, Les Herbes rouges, 1994, 72 p., 12,95 $. / Marc André Brouillette, *Carnets de Brigance*, Montréal, Le Noroît, 1994, 80 p., 12 $ / Madeleine Gagnon, *Là où les eaux s'amusent…, avec des dessins de Colette Rousseau*, Rimouski, Éditeq, 1994, 64 p., 13 $.] *Lettres québécoises*, (78), 44–45.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 1995

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Denis Vanier, *Le fond du désir*, Montréal, Les Herbes rouges, 1994, 72 p., 12,95 $.
Marc André Brouillette, *Carnets de Brigance*, Montréal, Le Noroît, 1994, 80 p., 12 $.
Madeleine Gagnon, *Là où les eaux s'amusent...*, avec des dessins de Colette Rousseau, Rimouski, Éditeq, 1994, 64 p., 13 $.
Louise Desjardins, *La 2e Avenue* précédé de *Petite sensation*, *La minutie de l'araignée* et *Le marché de l'amour*, Montréal, l'Hexagone, coll. «Poésie», 1995, 160 p., 18,95 $.

Au coin de la rue, le désir

Là, au seul moment de ramener à la surface les plaies, le jeu ou l'érotisme, la poésie ne se lasse jamais.

POÉSIE
Hugues Corriveau

ALLER AU FOND DU DÉSIR n'est pas une mince affaire ! Et je ne suis pas sûr que Denis Vanier y parvienne vraiment dans son dernier recueil. Non pas qu'il soit truffé de vers ou de strophes alambiquées dont le propos sibyllin tiendrait parfois de la prouesse la plus convenue chez lui (comme ce fut souvent le cas) à cause de cette volonté qui semblait gangrener une certaine part de son imaginaire, à savoir son désir de surprendre, de choquer, de faire le fonceur ailé en plein nuages cosmico-tatoués. Les petites violences du sens avaient pris parfois un air de déjà-vu, usé, comme si l'auteur ne savait plus bien comment renouveler sa propre voix. Mais une fatigue ontologique sans cesse brasse maintenant sa thématique, sorte de contrat de révolte contre le tout-venant du quotidien ; car le poète se veut celui qui «persiste et demeure à signer / le chèque sans fond du poème» (p. 55). Comment en effet sortir des «limbes de l'espoir» (! — p. 45), si on ne sait que rencontrer «[...] les locales danseuses exotiques / de la commission des liqueurs de [son] ventre» (p. 67) ? Tâche sans doute difficile aux demeures de la désespérance, au seuil noir où vivre n'est jamais que la cagoule infernale de la violence, de la mort, de la misère. «Au salon illégal de la vérité» (p. 37 — Ciel, ce qu'il ne faut pas lire !), n'y aurait-il que «[...] ces images lourdes / des métaphores du silence» (p. 25) ? Non pas, puisque «sur le non-mental de l'abstraction obscène» (p. 19), le poète nous confie : «Les mains jointes, / je sarcle la poivrière de tes hanches» (p. 29) ; alors là, devant «les levures de l'amour» (p. 21), l'auteur diffère en quelque sorte son agressivité légendaire :

> *Je n'écris plus d'homicides*
> *mais contemple le calme inouï*
> *des anges mouillés sur son ventre* (p. 49)

Il ne faut pas croire le poète assagi, mais plutôt langoureux, au centre d'une tristesse furieuse, car «[...] il se trouve que la vie / est une passion forte qui s'accélère» (p. 59); et pour Vanier, il se pourrait bien que son voyage en pays de coma ait laissé des traces indélébiles qui mèneront peut-être, pour notre plus grand étonnement, à la tendresse.

Carnets de petite école

Le projet de Marc André Brouillette, dans ses *Carnets de Brigance*, ne manquait pas non plus d'une certaine audace à vouloir décrire un lieu privilégié comme s'il s'était agi de remettre une composition de débutant, essayant d'investir là toute la première naïveté du regard, essayant de retrouver ce style si frais des premiers essais littéraires de la petite enfance, toute pleine de cette joie de la description, de l'ébahissement heureux devant le naturel des choses qui poussent, qui volent, qui vivent. Mais voilà, est-il possible de recouvrer, même dans les bois les plus beaux, cette façon de s'approprier le monde en toute innocence ?

> *Des feuilles encore vertes sont renversées sur le sol comme autant de paupières qui se ferment les yeux* (sic!). *Elles ont préféré se séparer du brouhaha qui les agitait et dormir sur le sol. Elles forment un sillon que nous suivons, guidés par leur invitation à sortir de nous-mêmes : une habitude, un rêve fait depuis longtemps, une ombre trop bavarde. Alors que nous nous préparons à poursuivre le devant* (re-sic!), *l'arbre nous arrête afin que son bruissement plaintif passe et répande son souvenir.* (p. 40)

Voilà ! À n'en pas douter, il y a là une réelle volonté (provocante ?) de sortir des sentiers battus, de trouver une façon nouvelle de récupérer le thème de la nature au milieu de laquelle, devisant avec nous-même, l'âme peut-être en lambeaux, nous essayons de mettre le doigt sur les raisons de notre mélancolie. Mais voilà ! Le poète nous dit :

> *Des feuilles me présentent leur paume nervurée. La naïveté et l'attention du geste me retiennent soudain : tant de routes à suivre, d'inconnues reliées les unes aux autres qui ne connaîtront qu'une ou deux saisons de liberté avant de s'enfoncer dans le noir.* (p. 37)

Triste perspective pour qui voudrait traverser «des flocons de

lumière» (p. 34), entendre «l'appel des cimes crépitantes» (p. 14) alors que «d'en haut, les vallons si loin [...] questionnent sur les arrières (sic)» (p. 62). Comment le poète peut-il espérer retrouver la naïveté primordiale de l'œil nouvellement posé sur toute chose quand il se voit tout aussitôt confronté à «cette verve de silence» (p. 57) que le monde lui oppose ? Je ne crois pas que Marc André Brouillette signe ici son meilleur livre, mais je reconnais que, malgré l'échec que j'y lis, l'entreprise de cette voix avait tout pour séduire.

Leçons d'eau vive

Et s'il faut parler de simplicité, combien plus juste et profonde est celle de Madeleine Gagnon dans son beau petit livre intitulé *Là où les eaux s'amusent...* (titre qui traduit le mot amérindien *Amqui*) ! Non pas que le propos y soit naïf, bien au contraire, car il serait plutôt de l'ordre d'une réminiscence, d'une réappropriation des moments lumineux, terribles et ambigus de l'enfance quand la leçon de vivre s'impose tout entière dans le seul étirement de l'eau de la rivière, quand, en lui, en ce geste capiteux et séducteur, toute la mort se cache au fond des tourbillons secrets et invisibles. Madeleine Gagnon retourne en sa jeunesse d'eau tremblée, juste au moment où, confondus, les dieux de la vie et de la mort se parlent dans nos peurs et nos audaces, quand déjà c'est l'été de tous les dangers, de toutes les beautés. Le pays de la première enfance, n'est-il pas «un tout petit pays quand c'est lointain, puis grand, démesuré, au plus près» (p. 27) ? N'y a-t-il pas enfouie en nous cette certitude des terres immémoriales qui s'appellent l'apprentissage, la vision de ce que le monde en soi réserve de fragilité et de risque ?

> *Parfois, en pleine fête d'enfance, la mort cognait et nos ébats rieurs s'échouaient avec elle sur la grève porteuse. Comme cet après-midi-là de juillet où nous avions dix ans. Sur la plage inventée de la «petite pointe», nous avons vu de nos yeux vu, le corps d'Orietta remonter et redescendre trois fois dans le trou chaud, la dernière étant la fois fatale, nous le savions. Et son corps tout gonflé ramené sur la terre, sans mots, nous fit savoir en un impérissable instant la fin si brève de la vie.* (p. 31)

Et tout est dit, si simplement, avec l'éclat vif d'un silex de mémoire, quand la mort remplit les yeux de sa seule certitude à jamais apprise, aux seules fins de ne plus jamais en finir avec sa vérité toute proche, guetteuse au plus près du plaisir, guetteuse dans chaque jeu, dans chaque texte. Beau recueil que celui-ci où la tendresse joint en son émoi les parts obscure et lumineuse de ce qui s'apprend du monde, juste parce que trois fois à l'eau le corps plonge et remonte en sa seule fin dernière. Beau recueil que celui-ci parce que Madeleine Gagnon, sans effet, retrouve la seule vérité du jeu de l'eau, de l'enfance et du passage initiatique.

La réalité vive

Entre *Le marché* ou *La 2e avenue*, Louise Desjardins, incisive, se penche — ah ! ce terrible regard posé — sur la réalité, décapant les apparences, mettant en doute le bonheur comme la tranquillité d'être, au centre de soi, heureuse. Desjardins est une poète de l'immédiat et du temps qui passe, elle est une aventurière qui se risque heure après heure dans la conscience de ce que représentent une déception, un volatile moment de paix, une fugace relation amoureuse. Non pas désespérée, mais, dirait-on, désillusionnée par la force des choses, par cet abattement forcené de l'habitude qui risque de niveler chaque sensation émotive, chaque petite joie consciente de sa perte et de son éphémère.

> *J'ai des fils. J'aime les choses absolues et inutiles. Je travaille en silence l'illusion. Je prépare des parfaits à la menthe ou des carrés de mouton ou des quatre-quarts. Des plats géométriques, bien mesurés, qui font plaisir à l'œil.*
>
> *Je voudrais bien larguer mes fils. Au fond, je suis une fine bouche. Les glaçons me servent d'échelles vers la mort.* (La minutie de l'araignée, p. 39)

Pas joyeux-joyeux tout ça, féroce même, mais essentiel, parce que justement sans compromis. On est en présence de confidences indécentes, dans le sens premier, parce que cela ne se dit pas, ou pas souvent, ou pas de cette manière-là, franche et dérangeante. Un beau texte de Gilles Toupin accompagne cette réédition, éclaire les étapes de cette écriture qui traverse des tendances marquées de la littérature québécoise contemporaine, en relève les particularités et la richesse. Il fallait, effectivement, retrouver cet humour si percutant de l'écrivaine. Cet humour fait contrepoids à la charge désespérée qui sous-tend toute action, tout passage fragile du sentiment sur les choses humaines. Ainsi est-il de cet humour décapant dans *Le marché de l'amour*, de cet humour cinglant dans *La 2e Avenue*. Qualité rare chez une auteure moderne que ce biais du sourire qui relativise le malheur d'être, la souffrance d'être femme, la catastrophe parfois d'aimer ou d'être éventuellement aimée. Livre vivant parce que traversé aussi par une sexualité assumée, par une description sans fausse pudeur des gestes de l'intime. Louise Desjardins s'inscrit d'emblée dans cette catégorie des auteures qu'on lit pour l'intelligence et pour sortir de là soi-même plus intelligent, plus éveillé devant l'inéluctable force des choses qui nous entraînent, qui passent et qui déferlent.